



CONSTANTINOPE, La CITÉ monde

ENTRETIEN ENTRE
NAZAN OLÇER,
COMMISSAIRE DE L'EXPOSITION,
ET EMMANUEL DAYDÉ



**GALERIES NATIONALES DU GRAND PALAIS, PARIS.
DU 10 OCTOBRE 2009 AU 25 JANVIER 2010.**

De Byzance à Istanbul, un port pour deux continents. Commissariat général : Nazan Olçer.

Évoquer 8000 ans de l'histoire d'un coin d'humanité au carrefour de l'Europe et de l'Asie, point de contact entre deux continents, devenu Constantinople la cité-monde au cours du temps : impossible ? Nazan Olçer, commissaire adjointe de la Saison de la Turquie en France, archéologue de formation, longtemps directrice du musée des Arts turcs et islamiques d'Istanbul, devenue présidente en 2003 du Sakip Sabanci Museum, relève le défi. Elle révèle ce point de passage obligé que fut l'isthme constantinopolitain au Paléolithique, avant la naissance du Bosphore, quand les populations pouvaient encore passer de l'Asie à l'Europe à pied. Elle s'attache aussi à montrer tout l'intérêt de la fondation par les Grecs de Mégare, peut-être sous la conduite d'un certain Byzas, mais plus vraisemblablement à un endroit dit "buzô", c'est-à-dire resserré, de la petite ville de Byzance sur le Bosphore au VII^e siècle av. J.-C. Verrou entre la Méditerranée et la mer Noire, point de passage obligé entre le Nord et le Sud, cette nouvelle Troie résiste à Philippe de Macédoine avant de céder à la pression romaine. Si Septime Sévère la détruit en 192 pour cause de rébellion, il la reconstruit magnifiquement tout aussitôt après,

la dotant notamment d'un hippodrome destiné à devenir aussi célèbre que le Colisée (ce dont témoignent encore les chevaux en cuivre volés par Venise, aujourd'hui sur la façade de San Marco). Mais c'est bien évidemment Constantin le Grand qui, en multipliant sa surface par quatre et en faisant d'elle la capitale de l'Empire romain d'Orient, au moment de la scission avec Rome en 330, lui donne son nom, Constantinopolis, et son nouveau statut impérial. Capitale de l'Empire byzantin pendant mille ans, Constantinople ne cède aux armées turques de Mehmet II qu'en 1453, marquant la fin du Moyen Âge et le début de la Renaissance. La ville renaît alors sous l'impulsion des sultans, qui en font la nouvelle capitale de l'immense Empire ottoman. Si la vieille ville prend le nom d'Istanbul, l'agglomération garde le nom de Constantinople jusqu'à l'avènement de la République turque dans les années 1920, époque durant laquelle elle perd son nom et son statut de capitale. Elle n'en devient pas moins une métropole contemporaine, fourmillante de vie entre l'Est et l'Ouest. Et s'il existait bien, par-delà les siècles, un style Constantinople ?

Emmanuel Daydé | "De Byzance à Istanbul", carrément ! Ne craignez-vous pas que le Grand Palais soit trop petit pour accueillir deux empires, deux cités États qui, tour à tour, ont présidé aux destinées d'une partie du monde ?

Nazan Olçer | C'est un véritable challenge bien sûr. Mais si vous n'évoquez que l'histoire de Byzance, vous avez certes le début mais il vous manque la fin. Et si vous vous contentez de parler d'Istanbul, vous faites comme si ce début n'existait pas. J'ai une vie professionnelle assez longue : j'ai pu évoquer Soliman à Paris en 1990 et les premiers mille ans de l'histoire des Turcs à Londres en 2005, depuis les nomades Ouighours jusqu'à l'âge d'or de Soliman. Cette fois, j'ai voulu offrir enfin un panorama complet de l'histoire de cette incroyable cité. Aussi démarrons-nous avec la Préhistoire, car si l'on en croit les découvertes les plus récentes, l'histoire de ce coin d'humanité remonterait à 8 000 ans !

ED | La Saison de la Turquie en France ne fait pas mystère de son but : "Mettre en exergue l'apport de la Turquie à la culture européenne." L'exposition phare de la Saison, *De Byzance à Istanbul*, relève-t-elle de ce principe ?

NO | Je dirais surtout qu'elle souligne tout ce que l'Europe a pris à la Turquie.

ED | À la lumière de cet éclairage, plutôt que de mettre en valeur la spécificité grecque de Byzance ou l'islam triomphant d'Istanbul, il semble que vous vous soyez attachée à faire de Constantinople "l'orient de l'Occident" ou "l'occident de l'Orient".

NO | L'un et l'autre. Nous n'avions pas envie de raconter l'histoire de l'Empire byzantin, ni celle de l'Empire ottoman. Le héros, c'est la ville, que nous avons considérée comme une créature vivante. Imaginez un long voyage en bus. Des gens montent et descendent aux arrêts, parfois les mêmes, qui se reconnaissent, s'apprécient ou se cherchent querelle, ou alors d'autres, qui instaurent de nouveaux rapports. Si nous voyageons dans le temps de la cité comme on voyagerait dans ce bus, nous voyons alors intervenir des aventuriers venus chercher fortune et des dynasties qui tentent de la conserver. Ces dynasties font une route plus ou moins longue, mais elles finissent toutes, inmanquablement, par être remplacées par d'autres, qui inventent des solutions nouvelles. Tout le monde laisse des marques. Et ceux qui, pour une

Double page précédente :

Jean-Étienne Liotard.

Portrait de M. Levett et Mlle Glavani assis sur un divan.

1738-1741, huile sur carton. Musée du Louvre.

Ci-contre :

La coupole de la mosquée de Sehzâde.

raison ou pour une autre doivent s'en aller, partent en transportant avec eux la mémoire du lieu. Ils la transfèrent ailleurs, comme ce fut le cas à Venise par exemple, mais aussi dans d'autres villes alentour. Constantinople a toujours constitué une sorte d'utopie aux yeux de ses contemporains. C'était une sorte de *Fata Morgana*, ces combinaisons de mirages aperçues dans le brouillard et avec saisissement par les Croisés, une cité invisible qu'on ne pouvait pas atteindre mais qu'on s'efforçait de copier.

ED | Peut-on alors parler d'une exposition historique ou d'une exposition utopique ?

NO | Nous ne nous attachons pas tant à une histoire qu'à une dynamique. Nous n'évoquons l'histoire que si celle-ci affecte la construction de ce grand corps. La ville a conservé tout au long de son existence une fantastique capacité d'adaptation et d'assimilation, qui lui a permis de traverser les siècles. Ce que l'on retrouve dans les pierres tombales des petites gens, dont la décoration varie peu d'un Grec à un Arménien, d'un juif à un musulman. D'un certain point de vue, cette extraordinaire cité n'est même pas vieille, elle est jeune, terriblement jeune, avec sa population très peu âgée, son détonnant mélange de populations et son incroyable amalgame de religions.

ED | N'a-t-elle pas toujours été ainsi, les Latins, du temps de Byzance, s'effarant déjà d'y croiser des musulmans et des juifs, non seulement libres de leur mouvement mais même parfois armés ?

NO | Exactement. Des anciens lieux sacrés païens aux églises et aux monastères chrétiens puis aux mosquées, il y a de toute façon une solution de continuité du sacré, qui emprunte bien souvent les mêmes lieux pour y dresser une statue, une croix ou un croissant.

ED | Dans cette idée de solution de continuité, ne pourrait-on voir la querelle de l'iconoclasme aux VIII^e et IX^e siècles, qui pousse l'empereur byzantin à interdire toute icône, comme une version chrétienne de la répugnance à la représentation de l'islam ?

NO | Bien sûr ! D'ailleurs, durant les derniers temps de l'Empire, les artistes byzantins allaient travailler en terre islamique, à l'invitation des Omeyyades. À l'époque médiévale, on ne pensait pas encore en termes de nation. L'art décoratif, le design en quelque sorte, voyageait facilement de la mosquée à l'église. On ne sait jamais vraiment qui sont les artisans, ils ne laissent pas leur signature. La présence de coupole dans l'architecture byzantine et musulmane est particulièrement frappante. Nous en reconstituons une au milieu du Grand Palais et, de la même façon que de nombreuses églises ont pu être transformées en

mosquées, nous projetons sur ce dôme des images mélangées de coupoles byzantines et musulmanes.

ED | Malgré ces thèmes transversaux, vous avez gardé un parcours chronologique.

NO | L'exposition demeure en grande partie chronologique. Elle avance progressivement, mettant en lumière les expressions les plus symboliques de la ville. Nous ne pouvons malheureusement nous arrêter que sur un petit nombre d'empereurs romains ou byzantins. Nous avons retenu ceux qui ont véritablement façonné la cité : Constantin le Grand, qui lui a donné son nom, et Justinien, qui en constitue le glorieux apogée.

ED | Apogée qui se traduit notamment par l'édification d'Hagia Sophia, Sainte-Sagesse – que nous appelons Sainte-Sophie –, une nouvelle basilique aux dimensions considérables et au dôme le plus grand du monde. N'hésitant pas à piller le temple d'Artémis d'Éphèse, l'une des sept merveilles de l'Antiquité, pour construire ce "rire des astres", Justinien voulait avec cet édifice révolutionnaire surpasser le temple de Salomon. Nous avons d'ailleurs gardé l'expression "C'est Byzance" pour dire la magnificence. Comment évoquez-vous cet éclat et cette richesse extraordinaires, qui ont tant frappé les contemporains ? →





NO | Nous essayons de montrer certaines pièces d'orfèvrerie somptuaire comme le calice de l'empereur Romanos II ou des vases sacrés en cristal de roche du X^e siècle, qui viennent du trésor de San Marco à Venise, mais aussi beaucoup d'éléments d'architecture. Afin de donner une idée du cérémonial qui régnait à Byzance, nous apportons à Paris des fontaines qui ornaient les jardins, des colonnes qui accompagnaient les processions de part et d'autre des grandes avenues, des chapiteaux à décor de feuillage et de rutilantes mosaïques de palais.

ED | Vous évoquez peu le règne de Théodose II, un pâle empereur demeuré sous l'influence de sa sœur et de ses eunuques, mais qui fit entourer la ville d'un mur infranchissable de 6,5 km. Vous célébrez plutôt – en fin d'exposition, pour des raisons de découverte archéologique – Théodose I^{er}, le dernier empereur à la fois d'Orient et d'Occident, qui rendit le christianisme religion d'État. Que représente pour vous ce passage d'une civilisation à une autre, que les Occidentaux appellent "la chute de Constantinople" et les Orientaux "la conquête de Constantinople" ?

NO | C'est un moment extrêmement dramatique sur lequel il nous faut rester neutre, en soulignant aussi bien le courage désespéré du dernier empereur, Constantin XI, que la vision mondialiste du jeune sultan, Mehmet II. Mais, vous savez, j'ai envie de dire que Byzance était réellement prête à être conquise par les Turcs. C'est triste à avouer, mais il était même grand temps. La ville dépérissait, elle tombait en ruines, toute sa richesse s'en était allée, elle était gagnée par les terrains vagues, sa population faiblissait, on y souffrait de la faim. L'empereur – le *basileus* –, qui ne contrôlait plus aucun territoire, était bien seul dans cette ville devenue trop grande pour lui. Il attendait de l'argent et des secours qui ne vinrent jamais. Quant aux Ottomans, cette jeune nation avait atteint les Balkans depuis déjà longtemps. Il faut voir cette conquête – ou cette chute – comme si, au moment de mourir, la ville ressuscitait.

ED | Si l'on vous suit dans cet audacieux point de vue, on pourrait même rappeler que la capitale a déjà été conquise par les Croisés en 1204, lors de la quatrième croisade menée par les Vénitiens et leur doge aveugle, Enrico Dandolo. C'est de ce premier sac – latin donc – que Constantinople ne s'est jamais remise. D'une certaine façon, vous reprenez le cri poussé par le mégaduc Lucas Notaras, pourtant le deuxième personnage de l'Empire : "Plutôt le turban turc que la tiare papale !" Mais en quoi la conquête de Mehmet II est-elle différente ?

NO | La cité a véritablement refléuri sous l'impulsion de Mehmet II. La cour byzantine est demeurée dans la nouvelle Constantinople et l'ancienne noblesse grecque s'est mise au service des Turcs. Chassés d'Espagne au même moment après la *Reconquista*, les juifs sépharades viennent y trouver refuge. Et Le Conquérant reconnaît la liberté de culte des chrétiens en autorisant le patriarcat grec et arménien à demeurer à Istanbul.

En haut :

Buste de Triton.

II^e siècle, marbre blanc et noir, 46 x 24 cm.

Musée archéologique d'Istanbul.

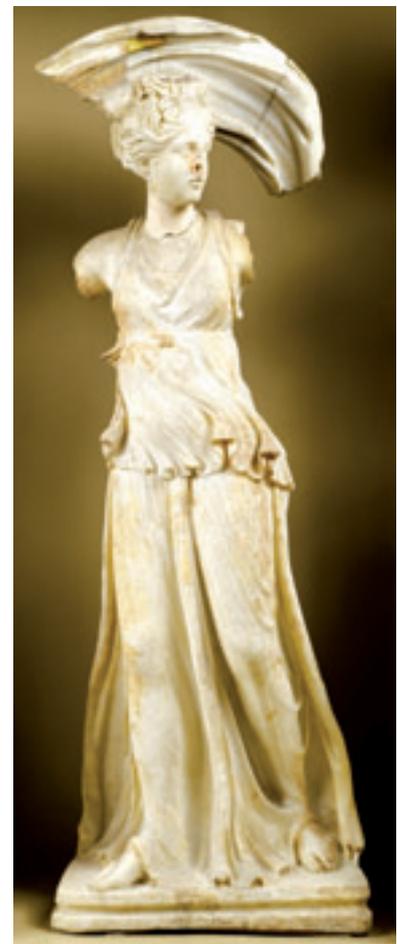
En bas :

Volet de diptyque figurant l'impératrice Ariane.

3^e quart du V^e siècle, ivoire.

Musée national du Bargello, Florence.





ED | Vous semblez aimer particulièrement ce sultan qui, il est vrai, a mis fin, dès le matin du troisième jour, plus tôt que prévu, au sac de ses soldats et aurait dit en pleurant : “Quelle ville avons-nous laissée à la dévastation !”

NO | Mehmet II, avec toutes ses contradictions, est aussi fascinant que la cité. Si nous insistons sur son règne et sur sa fouguese personnalité, si nous montrons son caftan jaune, son épée, son carnet de croquis, les Corans les plus précieux de sa bibliothèque, c'est qu'il se considérait comme le successeur des empereurs romains. Cet homme de la Renaissance, qui fait rédiger son historiographie en grec, en turc et en persan, se prend pour Alexandre le Grand. Il vit dans un palais décoré à l'italienne et invite des peintres italiens à sa cour comme le Vénitien Gentile Bellini : nous avons même la copie d'une lettre du sultan adressée à l'artiste en date du 15 janvier 1481. Envoyé un an avant Bellini par le roi de Naples, Costanzo da Ferrara le représente sur une médaille à l'européenne, avec trois couronnes. Aucun sultan ne s'est jamais paré de trois couronnes ! Mehmet se prend vraiment pour le nouveau César. Dans le même temps, il demande au pape de lui envoyer un peintre pour faire son portrait et il prépare ses troupes à

conquérir Rome. Un de ses vizirs avait déjà pris Otrante, dans les Pouilles, et sa flotte était prête à voguer vers l'Italie pour réaliser ce projet grandiose d'être roi des deux mondes. Seule la mort l'en a empêché.

ED | Il avait méticuleusement préparé le siège de Byzance pendant des années.

NO | Oui, depuis l'enfance, et pendant deux ans après son accession au trône. C'était une obsession. Il avait pensé à tout. Nous faisons venir du Musée archéologique la lourde chaîne qui barrait le port naturel de la Corne d'Or, que les Turcs ont contournée en faisant hisser une vingtaine de leurs bateaux sur le sable et en les faisant passer par la terre. Nous n'avons pas pu ramener l'énorme et effrayant canon construit par un ingénieur hongrois passé du service de l'empereur – qui ne pouvait le payer – à celui du sultan. Avec son tube de 8 mètres de long et ses boulets de 550 kg, il était trop lourd pour le Grand Palais, et nous avons dû nous contenter de son modèle réduit. Ces canons, même si certains ont explosé, étaient les plus grands jamais vus au monde ; ils ont indéniablement facilité la conquête.

ED | Mehmet II n'est toutefois pas le seul sultan ottoman à avoir marqué la ville.

NO | Outre Mehmet le Conquérant, qui donne une nouvelle forme à sa nouvelle capitale, on ne peut ignorer Soliman le Magnifique. Durant son très long règne de 46 ans, il change le visage d'Istanbul en →

À gauche :

Le bon berger.

IV^e siècle, marbre, 97 x 42 x 20 cm.

Musée archéologique d'Istanbul.

À droite :

La fontaine Silahdaraga (Selena ?)

II^e siècle, marbre, 156 x 56 x 50 cm.

Musée archéologique d'Istanbul.



créant avec son architecte Sinan de nombreux monuments : des mosquées, – Süleymaniye, la mosquée impériale dont la beauté devait éclipser celle de Sainte-Sophie –, le bazar, des hammams, des caravansérails et bien d'autres bâtiments historiques. Avec lui, Constantinople redevient vraiment le centre du monde. De Topkapi, le palais du sultan, nous exposons de magnifiques portes, des ivoires et des bijoux.

ED | Évoquez-vous "l'alliance impie" conclue entre Soliman et François I^{er} et, plus généralement, les relations entre Paris et Istanbul ?

NO | C'est un sujet un peu spécifique qui ne rentre pas dans le cadre de cette exposition panoramique, même s'il existe un lien évident entre la France et l'Empire ottoman jusqu'à la Première Guerre mondiale. Disons qu'il s'agit là d'une alliance politique du roi de France et du sultan contre l'empire immense de Charles Quint, qui les enserme tous les deux. Dans



le monde politique actuel, ne retrouve-t-on pas de semblables alliés qui se tournent immédiatement le dos dès que le besoin ne se fait plus sentir ?

ED | Quel dernier sultan retenez-vous dans la construction d'Istanbul ?

NO | Selim III, le réformateur. À la fin du XVIII^e siècle, sensible aux nouvelles idées qui circulent au moment où éclate la Révolution française, il instaure l'ordre nouveau. Outre sa refonte de l'administration, ce sultan, qui répugne à faire couler le sang de ses sujets, prépare une armée nouvelle afin de remplacer celle des janissaires – ce qui lui sera d'ailleurs fatal. La cité sous son règne s'épanouit une nouvelle fois mais différemment, puisqu'elle s'étend à la périphérie. Le long du Bosphore, un nouveau style d'architecture voit le jour avec des palais en bois qui favorisent la relation entre intérieur et extérieur. On fait appel à des architectes européens. L'Empire ottoman – désormais en déclin – ne faisant plus peur, de nombreux voyageurs cherchent à mieux le connaître.

ED | C'est le moment où les regards orientaux et occidentaux sur la grande ville commencent à se croiser ?

NO | Exactement. J'aurais aimé pouvoir comparer *Le Bain turc* d'Ingres à une peinture de hammam réalisée au même moment par un peintre de cour grec (qui, lui, connaissait les sabots à très hauts talons portés par les femmes pour le bain). Comme on ne déplace pas si facilement Monsieur Ingres, nous montrons côte à côte des peintures de festivités ou de monuments dues à des artistes turcs, et celles venant d'artistes européens qui orientalissent immédiatement la scène. La peinture en pleine rue ayant longtemps été interdite, les vues européennes étaient souvent réalisées depuis le balcon des ambassades. Au XIX^e siècle, la bureaucratie et les classes supérieures turques adoptent le style de vie européen : elles s'habillent à l'occidentale, se meublent à l'occidentale, et commencent même à écouter de la musique occidentale. On envoie des étudiants officiers à Paris pour apprendre la cartographie militaire. Mais beaucoup de ces soldats du pinceau reviennent au pays en ayant appris une véritable technique picturale. Ce sont les anciens élèves des Pompier, Gérôme ou Boulanger, qui vont devenir les pionniers de la peinture turque →

En haut :

Disciple de Gentile Bellini.

Portrait de Mehmet (III) le Conquérant. Début du XVI^e siècle, huile sur panneau, 21 x 16 cm. Musée d'art islamique de Doha.

En bas :

Anonyme vénitien. *Soliman le Magnifique*.

Vers 1530-1540, huile sur toile. Kunsthistorisches Museum, Vienne.

Ci-contre :

Abdullah Buhari. *Femme au bain*.

1741-1742, or, dorures et peinture sur papier, 22 x 16 cm.

Musée du palais de Topkapi.

در حوضه شاه



occidentaliste. Le plus étrange, c'est que ces artistes venus d'Orient se forment à Paris en plein moment de l'orientalisme. Cette version européenne a dû toutefois leur paraître très fantaisiste, car aucun n'adopte ce style une fois rentré en Turquie. C'est un comble mais il n'y a guère que le plus occidentalisé de tous, Osman Hamdi Bey, dont le grand-père était grec, issu d'une famille très européanisée et qui parlait couramment le français, qui puisse se dire orientaliste parmi les peintres turcs !

ED | La Maison européenne de la photographie consacre, dans le cadre de la Saison de la Turquie en France, une exposition en noir et blanc de la Turquie en France, une exposition en noir et blanc du photographe humaniste Ara Güler. Mais de grands noms de l'histoire de la photographie se sont déjà illustrés dans la capitale ottomane au XIX^e siècle, la grand-rue de Péra devenant la rue des photographes dès les années 1850.

NO | La photographie fait effectivement son apparition assez tôt et de très nombreux studios s'installent. C'est à Constantinople que le graveur de monnaie anglais James Robertson découvre la photographie et s'associe à Felice Beato pour fonder dans Péra le célèbre studio Robertson & Beato. Outre une cinquantaine de photos de studio et une centaine de portraits en noir et blanc, nous essayons de donner un panorama à 360° de la ville nouvelle, réalisé morceau par morceau à partir de tours, comme celle de Galata. Ce que je vais dire est contradictoire mais Constantinople demeure : tout a changé, rien n'a changé.

ED | Vous concluez l'exposition avec les fouilles du port de Théodose, qualifié de "plus grand chantier archéologique mondial", comme si vous vouliez insister sur votre sous-titre, *Un port pour deux continents*.

NO | La cité conserve beaucoup de secrets dans ses profondeurs. En construisant le tunnel sous-marin le plus moderne du monde pour le Marmaray, un réseau de transport destiné à relier les rives européennes et asiatiques en passant sous le Bosphore, on est tombé par hasard, à seulement 6 mètres sous la surface, à l'endroit même où des milliers de gens marchent tous les jours, sur le port de l'empereur romain Théodose. Y reposaient 34 épaves ! On ne s'explique pas une telle hécatombe, sinon par un tsunami dû à un tremblement de terre, par une tempête qui aurait poussé les bateaux à s'échouer dans un port déjà désaffecté ou, plus simplement, par un ensablement extrêmement rapide. Outre des ancres et un jeu d'échecs, on a retrouvé des navires marchands aux cargaisons encore pleines : des amphores oblongues

Ci-dessous :

Le diwan de Yali de Köprülü Hüseyin Paşa.

XVII^e-XVIII^e siècle, peinture sur papier, 37 x 52 cm.

Collection particulière (Azize Taylan).

Ci-contre :

Ara Güler.

1950, photographie argentique, Kumkapi.





ou évasées contenant du blé d'Alexandrie, de l'huile et du vinaigre, du vin, et même les sandales du capitaine dans sa cabine. J'aurais aimé pouvoir amener à Paris un bateau dans son entier, mais son parcours de soin avant sa remise à l'air libre ne l'a pas permis. En creusant un peu plus profondément, on a retrouvé des tombes datant de 6 000 ans av. J.-C. Jusqu'à cette découverte il y a six mois, on croyait encore que les premiers habitants du site n'avaient occupé que la périphérie, essentiellement du côté anatolien. On a aussi découvert des vases datant du Chalcolithique moyen (4 000 av. J.-C.) sous l'hippodrome byzantin. Cette fondation immémoriale explique pourquoi, d'une certaine façon, Istanbul est aujourd'hui une ville moderne de 18 millions d'habitants.

ED Si Rome a été l'*Urbs* – la Ville –, et bien que les Grecs aient continué d'appeler la capitale byzantine *Polis* – la Cité –, Constantinople n'aurait-elle pas été plutôt le Port ? Ce que le poète Orhan Veli, le Prévert stambouliote, résume en disant qu'"Istanbul recoud la mer" ?

NO Peut-être, si l'on veut bien admettre qu'un port, ce ne sont pas seulement des bateaux, mais aussi des milliers d'immigrants, la lumière d'un phare pour des marins en détresse. Istanbul a toujours été un port à très forte immigration, qu'elle vienne des Balkans ou de la Turquie elle-même. Ne serait-ce qu'au début du XX^e siècle, la ville a accueilli 10 000 réfugiés russes qui fuyaient la révolution de 1917. On est toujours venu ici du nord et du sud, de l'est et de l'ouest, pour trouver un nouveau travail, une nouvelle vie, une nouvelle chance. Ce n'est donc pas seulement un port entre deux continents, c'est un port entre les hommes. ■

AUTRES EXPOSITIONS

Ara Güler : Lost Istanbul, années 50-60.

Maison européenne de la photographie, Paris. Du 9 septembre au 11 octobre 2009.